ÉTUDES ET MÉMOIRES

I.

PARENTÉ ENTRE RELIGION DE ROME ET RELIGION D'OMBRIE : THÈMES DE RECHERCHES

PAR RAYMOND BLOCH
Directeur d'études à l'École des Hautes-Études

Parmi les peuples d'origine indo-européenne qui se sont développés dans les diverses parties de la péninsule italienne, il en est deux dont, on le sait, la religion nous est assez bien connue : naturellement, les Latins, et, parmi eux, avant tout, les Romains, et aussi les Ombriens, grâce au texte rituel étendu que nous présentent les fameuses Tables de Gubbio. Il ne semble pas inutile de revenir sur la question de l'affinité entre ces deux religions et d'en rechercher la raison. Le thème d'étude s'intègre, en vérité, dans un problème plus vaste, celui de la parenté réelle entre Latins et Falisques, d'une part, Osco-Ombriens, de l'autre. La question a été essentiellement envisagée jusqu'ici sur le plan, capital il est vrai, de la linguistique. Mais il convient de procéder aussi à l'étude religieuse comparatiste. Langue et religion constituent, en effet, l'une et l'autre, des éléments fondamentaux quand il s'agit de caractériser tel ou tel peuple et de rechercher quels rapports exacts ont pu unir certains d'entre eux et comment il faut concevoir ces rapports. La parenté qui unit, comme cela a été vu depuis longtemps, religion romaine et religion ombrienne doit être analysée avec soin si l'on veut en trouver l'explication va-

lable. Les quelques pages qui suivent relèvent précisément de cette analyse[1].

Il faut partir des Tables de Gubbio et des données qu'elles contiennent pour préciser et les différences et les concordances avec la religion romaine, bien mieux connue, évidemment, que celle d'Ombrie. Depuis Aufrecht-Kirchoff et Bréal, et surtout au cours de ces trente dernières années, bien des études pénétrantes ont été suscitées par les sept plaques de bronze découvertes en 1444 à Gubbio, petite ville ombrienne située à 50 kilomètres au nord de Pérouse, et aujourd'hui encore conservées dans le Palazzo dei Consoli. L'une d'entre elles, de qualité, concerne même leur aspect proprement religieux[2]. La datation du texte, gravé au recto et au verso des plaques, est malaisée. Selon M. G. Devoto, les cinq premières d'entre elles, qui utilisent un alphabet indigène issu de l'étrusque et très voisin de l'étrusque, doivent être datées de la période 220-120 avant J.-C., les deux dernières, dont le texte est écrit en alphabet latin, de la période 150-70 avant J.-C. Mais, de toute évidence, le rituel décrit sur les unes et sur les autres remonte fort haut dans le temps.

C'est le rituel le plus important qui nous soit parvenu de l'antiquité classique. Il nous renseigne sur les rites et le culte d'une cité ombrienne avant que sa religion ne recule et ne s'efface sous la pression de la religion romaine. Dans leur plus grande partie, les Tables eugubines comprennent une description détaillée des cérémonies accomplies chaque année dans la ville d'Iguvium-Gubbio par un collège sacerdotal, celui des Frères Atiedii, d'une part pour la purification de la citadelle, de l'autre pour la lustration du peuple lui-même. A cela s'ajoute l'énumération des cérémonies à accomplir en un certain nombre de cas bien déterminés.

1. J'ai présenté en mai 1963, à Gubbio, au Premier Congrès d'Études ombriennes, des réflexions sur ce thème très vaste. Je suis revenu sur la question à la séance du 12 novembre 1963 de la Société des Études latines (cf. ci-dessus, p. 46). Le présent article tend surtout à être une mise au point méthodologique du problème.

2. La bibliographie concernant les Tables de Gubbio est considérable. On la trouvera, à jour jusqu'en 1959, dans le livre de James Wilson Poultney, *The bronze tables of Iguvium*, Baltimore et Oxford, 1959. Citons seulement les éditions de G. Devoto, *Tabulae Iguvinae*, 2e éd., Rome, 1940 ; *Le tavole di Gubbio*, Florence, 1948, et l'étude récente de A. Ernout, *Le dialecte ombrien*, Paris, 1961. Le commentaire purement religieux est celui de I. Rosenzweig, *Ritual and Cults of pre-roman Iguvium*, dans les *Studies and Documents edited by K. Lake and S. Lake*, IX, Londres, 1937.

La question des noms et de la nature des divinités de l'Ombrie et de Rome est complexe. Le Panthéon ombrien nous est bien imparfaitement connu. Toutefois, les Tables de Gubbio nous font connaître de nombreuses divinités, souvent protectrices de la ville. Plusieurs de ces dieux ont, à plusieurs reprises, attiré l'attention, ainsi ceux qui sont qualifiés de l'épithète obscure de Grabovio : Jupiter, Mars et Vofonios. Ils forment une triade qui est l'homologue de la triade romaine Jupiter, Mars et Quirinus, et M. G. Dumézil a traité de cette importante question[1]. En dehors de ces dieux majeurs dont la nature et l'union remontent à une origine indo-européenne commune, le Panthéon ombrien ne présente pas une physionomie très proche de celle du Panthéon romain. Beaucoup de noms et d'épithètes de dieux n'ont pas de correspondants à Rome. Le système qui consiste à doter les divinités d'épithètes dérivées du nom d'une autre divinité, Trebos Iovios, etc., indique l'existence de rapports divins, de généalogies divines complexes, et il n'y a que peu de trace d'une telle tendance en pays latin.

Ici et là, cependant, des tendances théologiques semblables se font jour, ici et là, beaucoup d'êtres divins sont les protecteurs d'une action humaine ou d'un lieu de la cité. En pays latin, à Rome, les forces divines, les *numina*, assuraient de leur protection les différents moments de la vie et leur nom venait de celui de l'action considérée. A Gubbio, plusieurs divinités apparaissent comme les protectrices spécifiques d'un acte d'où elles tirent aussi leur nom. *Speture* (*Spector*) est le dieu de l'observation, *Dikamnos* celui de la déclaration. La psychologie religieuse est, dans les deux cas, semblable.

Des études récentes ont attiré l'attention sur le culte de la *Fides* à Rome[2], sur le rite du *sacramentum* dans l'ensemble du monde italique. La *Fides* romaine est comme la traduction d'une idée-force qui joue un grand rôle dans la mentalité de Rome. Le respect du serment joue ici un rôle éminent. Or, à Gubbio, Fisus Sacius, divinité parallèle, apparaît en bonne place et doit être

1. G. Dumézil, *Remarques sur les dieux Grabovio d'Iguvium*, dans la *Revue de philologie*, XXVIII, 2, 1954, p. 225-234, et *Notes sur le début du rituel d'Iguvium*, dans la *Revue d'Histoire des Religions*, CXLVII, 1955, p. 255-257.

2. Cf. P. Boyancé, *Fides Romana et la vie internationale*, dans la *Séance publique des Cinq Académies*, Paris, 1962, p. 25 sq.

rapproché de Fides même et d'êtres divins apparentés et qui font partie du cercle de Jupiter, Dius Fidius et Semo Sancus. Quant au *sacramentum* militaire romain, forme particulière du serment religieux, il vient d'être mis en rapport étroit avec le rite samnite du serment redoutable qui présida, en 293 avant J.-C., au recrutement de la fameuse *legio linteata*[1].

A s'en tenir, cependant, à la comparaison entre Ombrie et Rome, on constate, dans le travail d'élaboration et d'organisation théologiques, un même souci social, pragmatique, qui est, dans les deux cas, essentiel. Tout se passe comme si aucune structure théologique rigide n'avait pesé sur les deux peuples et que tous deux avaient pu organiser leur Panthéon dans une relative liberté. D'où un grand éparpillement de *numina*. A côté d'un grand nombre de dieux fonctionnels variés, de formation, sans doute, relativement récente, les deux Panthéons comprennent, on l'a vu, des dieux de vieille ascendance indo-européenne et certainement aussi, sans qu'on puisse bien le discerner toujours, des divinités rencontrées sur place ou chez des populations voisines, que, dans leur esprit de tolérance, Romains et Italiques ont dû également accepter. L'hypothèse d'une ascendance commune proto-italique reste ouverte ; la question sera examinée, plus loin, pour l'ensemble des deux religions.

A passer du monde des dieux à celui des rituels l'impression change, car, dans ce domaine, et malgré les différences inévitables de détail, parenté et parallélisme sont frappants et ont été relevés par tous les spécialistes[2]. Le type même des cérémonies, *amburbium*, *lustratio*, le caractère des offrandes et des sacrifices, la procédure religieuse, le formalisme juridique minutieux qui préside à la mise en pratique des rituels, tout cela se retrouve à Rome et à Gubbio. Cette similitude doit faire songer à un phénomène religieux qui s'observe tout au long de l'histoire de Rome : je pense au grand conservatisme rituel dont, tout au long des siècles, les Romains ont fait preuve. Malgré les crises, les mutations, l'ou-

1. S. Tondo, *Il « sacramentum militiae » nell' ambiente culturale romano-italico*, Rome, 1963. Cf. mon compte rendu de cette étude ici même, voir plus bas.

2. Cf. la monographie d'I. Rosenzweig citée *supra*, p. 116, n. 2.

verture toute grande de la cité aux cultes étrangers, Rome est restée tenacement fidèle aux mêmes gestes, aux mêmes rites. Cette sorte d'obstination, de permanence rituelle, démontre clairement que, dans la religion romaine, la primauté appartenait sans conteste au rite, par-dessus toute croyance ; elle démontre aussi, comme l'a fait lumineusement remarquer M. J. Bayet dans son histoire de la religion romaine[1], que ce rituel liturgique qui s'est ainsi perpétué avait une grande solidité initiale, dès les débuts mêmes de Rome.

Une comparaison systématique entre les rituels de Rome et d'Ombrie demanderait une longue étude. Nous nous bornons à donner ici quelques indications sur un domaine privilégié, celui de la divination. Un principe important est commun aux deux villes : la prise d'auspices commande l'ensemble de la vie religieuse et publique. Peut-être en allait-il de même chez d'autres peuples italiques. Marses et Sabins étaient réputés pour leur science augurale[2].

Dans les deux cas, les signes observés sont donnés essentiellement par le vol des oiseaux. Ces signes, qui n'occupent chez les autres peuples qu'une place mesurée parmi d'autres présages, ont ici la première place. Les caractères mêmes de l'auspication sont semblables. Les cérémonies présentent le même formalisme, la même minutie dans leur déroulement, exigent le même silence et utilisent le même *templum* comme champ d'observation. On observe le même effort simplificateur dans le droit augural ; la question posée aux dieux est simple : on leur demande s'ils sont d'accord ou non avec l'entreprise projetée, avec la cérémonie qui va débuter. Oui ou non, telle est la réponse sollicitée. Il n'est pas de divination plus réduite. Pour obtenir cette réponse, il suffit d'observer, dans un espace orienté, le chant et le vol de catégories d'oiseaux bien définies.

Dernier trait commun, et d'intérêt capital, la part de liberté humaine dans la divination reste grande chez les deux peuples. Le moindre bruit intempestif, au cours de la prise d'auspices, entraîne la nullité de la cérémonie à Rome et à Gubbio (table VI a,

1. J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 1957.
2. H. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, IV, p. 165.

ligne 7). Cela, on le comprend, laisse un beau rôle à l'initiative humaine et même à l'arbitraire.

A ce point de vue, un passage du rituel de Gubbio est révélateur (table II a, 1-14). En cas de mauvais présage recueilli par le groupe augural des *Atiedii*, il fallait exécuter des sacrifices de procuration à l'intention des *Fratres Atiedii* eux-mêmes. On sacrifiait à deux groupes de dieux intimement liés au rite de l'auspication pour libérer les prêtres du péril que, par contagion, le présage pouvait leur faire courir. C'est là le sens certain de la cérémonie. Le sacrifice était introduit par la formule suivante : si le groupe augural des Frères Atiedii qui a consulté les auspices a eu un signe défavorable, qu'il fasse comme si cela n'avait pas été voulu, *fetu puze neip eretu.* Les traductions de M. G. Devoto, en italien, *si faccia come se non voluto*, et la traduction latine de M. A. Ernout, *facito quasi non consulto*, concordent et le sens n'est pas douteux[1].

C'était là, en somme, dégager les prêtres de toute responsabilité à l'égard des signes funestes, puisqu'ils devaient se comporter comme s'ils n'avaient pas été demandés. Hypothèse audacieuse, attitude de grande liberté à l'égard du divin et qui rappelle de près l'attitude romaine à l'égard du présage fortuit, de l'*auspicium oblativum*, qui peut être rituellement refusé. Mais la formule ombrienne *fetu puze neip eretu* va plus loin encore, puisqu'elle concerne une auspication systématique, non un présage de rencontre. Un des soucis majeurs de la religion ombrienne comme de la religion romaine est de ménager à l'homme un maximum de liberté. L'une et l'autre ont pour souci constant de maintenir la paix avec les dieux par leurs rituels détaillés et précis ; mais ce soin est en rapport étroit avec une préoccupation plus cachée, mais essentielle, le désir de réserver à la cité et à l'individu le plus de liberté possible dans la décision et dans l'action.

Reste maintenant à interpréter, si cela est possible, à expliquer les faits observés dans l'analyse précédente. D'où viennent les ressemblances, d'où vient la parenté entre les religions d'Ombrie et de Rome? Trois hypothèses en peuvent rendre compte. Envisageons d'abord celle d'une influence extérieure et commune qui

1. G. Devoto, *Le tavole di Gubbio*, p. 57 ; A. Ernout, *Le dialecte ombrien*, p. 21.

se serait exercée à la fois sur l'Ombrie et sur Rome et qui pourrait rendre compte des faits observés. Une seule civilisation peut entrer en ligne de compte dans cette perspective, la civilisation étrusque, dont l'action s'est effectivement exercée dès une date haute sur tout le centre de l'Italie. En fait, des linguistes de valeur, tel M. Olzscha[1], se sont appliqués à éclairer, dans la mesure du possible, des passages obscurs du livre de lin de Zagreb par une confrontation serrée avec le rituel des Tables eugubines. Ces recherches sont d'un grand intérêt. Mais il reste un doute sur le degré de parenté qui existe entre les deux textes[2]. Et, en tout cas, il paraît impossible que l'influence d'une religion aussi étrangère par son esprit et ses tendances à la religion romaine et à la religion ombrienne puisse rendre compte d'une parenté intime qui unit la première et la seconde.

Deux voies d'explication demeurent alors ouvertes. On peut, suivant les tendances de la majorité des chercheurs actuels, tenter d'expliquer parenté linguistique et parenté religieuse entre Osco-Ombriens et Latins et Falisques par des influences réciproques, par des contacts répétés, opérés à l'époque proto-historique et historique. C'est l'attitude de tous ceux qui rejettent l'hypothèse d'une unité proto-italique, précédant le départ de groupes successifs vers le lieu de leur installation définitive[3]. La présence des Sabins dans la cité romaine dès ses origines est importante dans ce type d'explication. Ou bien il semble nécessaire d'admettre une phase d'unité proto-italique. Et, en vérité, c'est vers cette hypothèse, aujourd'hui assez délaissée, après avoir été soutenue par des linguistes de la valeur d'un Meillet, que je continue à pencher pour ma part.

Il faut, en effet, envisager les faits, non dans un ordre dispersé, mais dans leur poids d'ensemble. Or, les rapports étroits entre la

1. Il faut se référer, à ce sujet, aux nombreux articles de M. K. Olzscha, depuis ses premiers articles des *Studi Etruschi* de 1934 et 1935 jusqu'à ses récentes études : *Die kleinen Opfergaben in der Agramer Mumienbinden und auf den iguvinischen Tafeln*, dans *Studi Etruschi*, XXVIII, 1960, p. 385 sq., et *Eine etruskisch-umbrische Parallele*, dans *Hommages à Albert Grenier*, 1962, p. 1188 sq.

2. Cf. ainsi les réserves récentes exprimées par A. J. Pfiffig dans *Studien zu den Agramer Mumienbinden*, dans les publications de l'Österreichische Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1963.

3. Les références seraient trop nombreuses ici. L'œuvre capitale demeure celle de G. Devoto.

structure même des langues, la parenté profonde entre les rites et la conception même des faits religieux nous paraissent peser lourd dans le choix à faire entre les hypothèses. Quelles qu'aient été les actions et interactions réciproques, les rapports et contacts à date proto-historique et historique, de telles influences n'arrivent pas, selon moi, à rendre compte d'une façon satisfaisante d'une parenté qui va loin dans le génie des peuples considérés. Supposons, au contraire, une phase d'unité plus ou moins longue avant des départs successifs et dont la date demeure, malgré l'apport de l'archéologie, bien difficile à préciser : du coup, comme la parenté entre les structures linguistiques, l'affinité religieuse s'éclaire sans difficulté. Les perspectives deviennent alors les suivantes.

On voit se dessiner les traits généraux d'une religion italique commune. Son Panthéon n'était pas bien défini. Mais les rituels y avaient déjà une structure ferme et bien établie. La préoccupation psychologique était d'ordre pragmatique, fondée sur l'action. De là est issue, en Ombrie comme à Rome, une psychologie religieuse semblable, de là proviennent des rituels très voisins. Quant aux Dieux, ils se sont ici et là, au gré des circonstances historiques, différenciés, leur aspect fonctionnel demeurant cependant fondamental. Ce type d'explication me semble s'accorder avec une constatation générale : rien ne va plus en profondeur dans la vie d'un peuple que les traits essentiels de sa religion : plus que le fruit d'actions ou d'influences subies, ils sont bien plutôt l'héritage d'un fort ancien passé.